

**Discours de Pierre Manent**  
**Prix Guizot-Calvados 2012**

Mesdames, Messieurs,

Permettez-moi d'abord de remercier le Conseil Général du Calvados et son président, M. Jean-Léonce Dupont, ainsi que sa vice-Présidente, Madame d'Ornano, dont je salue la présence.

Je remercie aussi l'Association François Guizot, et sa Présidente Madame Catherine Coste, toujours si attentive et bienveillante, et qui vient de rappeler le souvenir de François Furet qui nous est cher.

Je remercie la Société Civile du Val-Richer et son Président, M. Nicolas Boissonnas, qui nous accueillent aujourd'hui avec tant de chaleur.

Je voudrais remercier tout particulièrement Jean-Claude Casanova, dont j'ai fait la connaissance il y a quarante ans au séminaire de Raymond Aron. Jean-Claude ne mesure sans doute pas ce qu'il m'a appris pendant les années passées ensemble à la revue *Commentaire*. Il me permettra de le dire, il est avec Alain Besançon la personne que j'ai rencontrée dont la conversation est la plus *instructive*. Conversation qui parcourt toute la gamme des choses humaines en se moquant des disciplines, conversation qui mêle le sérieux et le léger, conversation sans cesse rebondissante car nous sommes des animaux qui parlent parce qu'ils pensent.

Cet art de la conversation est en train de disparaître parmi nous, remplacé, dit-on, par la communication. Cette disparition signale une dangereuse dégradation de notre capacité politique ou civique. Au sortir de la Révolution et de l'Empire, à la retombée d'un ouragan qui avait duré vingt-cinq années, il fallut retrouver les mots pour dire les choses, rattacher à nouveau les paroles aux actions. Napoléon l'avait fait supérieurement, et nous en ressentons encore la vibration, mais d'une manière qui nous obligeait à vivre dans l'urgence et dans l'exploit. La Restauration et la Monarchie de Juillet nous réapprirent à vivre normalement dans cette vie nouvelle qu'avait apportée la Révolution. Jamais pays européen civilisé n'avait subi un bouleversement d'une telle violence ; jamais pays n'a réfléchi avec tant de profondeur, de liberté, d'impartialité et d'humanité à l'expérience inhumaine ou surhumaine qu'il venait de faire. Royer-Collard, Chateaubriand, Benjamin Constant, Guizot, Rémusat, Tocqueville, ranimèrent avec vigueur et douceur le grand corps endolori de la France, lui apprenant à se connaître et à agir de nouveau raisonnablement.

Parmi ces grands hommes qui forment la splendide école libérale française, Guizot se distingue par la fermeté et même la hauteur avec lesquelles il formule la vocation *gouvernante* du libéralisme. Les libéraux, on le sait, ont tendance à oublier que le libéralisme est une doctrine de gouvernement. Ils y verraient plutôt le meilleur moyen de se passer de gouvernement, en lui substituant le plus possible des règles du jeu impersonnelles. Guizot au contraire souligne que le gouvernement de la société nouvelle, pour être un meilleur gouvernement, devra savoir gouverner davantage, plus activement et plus judicieusement. Il s'agit pour lui d'être *activement* représentatif. Ce qui définit le gouvernement représentatif en effet, ce n'est pas qu'il reflète passivement l'état supposé de l'opinion ou des intérêts, c'est qu'il va chercher dans la société les moyens de gouvernement, c'est-à-dire les hommes et les institutions qui manifestent compétence, ambition, énergie, intelligence, pour nouer avec eux une alliance qui donne forme, vie et mouvement au pays. La responsabilité première du gouvernement est de connaître le pays qu'il gouverne, de mesurer ses forces réelles, et d'encourager, sinon de mobiliser ces

forces. Il s'agit en somme de conduire une action commune du gouvernement et de la société.

Alors que dire aujourd'hui ? Il me semble que la société et le gouvernement ne parviennent plus à se rapporter convenablement, c'est-à-dire dynamiquement l'un à l'autre. Cet engourdissement progressif est de notre faute à tous, mais c'est bien sûr sur la conduite du gouvernement que l'effet est le plus visible. Les gouvernements successifs semblent avoir renoncé à connaître la société en dépit de la multiplication des « observatoires ». En tout cas, des pans entiers de la vie sociale ont été interdits de connaissance, et d'abord de statistiques. D'une manière qui devrait au moins surprendre, la parole gouvernementale parfois appelle franchement, publiquement à ne pas savoir, à ne pas dire. Même certains processus très massifs et depuis longtemps très visibles, comme la désindustrialisation de notre pays, ne sont parvenus que très tardivement à la conscience publique. Encore une fois, la responsabilité de ces défaillances est partagée par tous les citoyens, mais le résultat est que nos gouvernements ont renoncé de plus en plus à être effectivement représentatifs, comme s'ils étaient las de devoir chercher avec nous les voies d'une action commune. Ils ont renoncé à la fois à nous écouter vraiment et à nous persuader vraiment, concédant le soin de nous gouverner, ou plutôt désormais de nous commander, à des institutions qui ne nous représentent pas et à des processus sans paroles. Renonçant à nous persuader de ce qu'il fallait faire, ils ont cessé de croire à ce qu'ils faisaient. Nous le leur avons bien rendu. Nous les rejetons avec méchanceté comme si nous n'avions pas voté pour eux. C'est peut-être ce que je viens de faire. En tout cas, nous sommes de plus en plus les simples spectateurs de ce qui nous arrive.

Guizot ne fut pas heureux en politique. Du moins fut-il toujours infatigablement actif. Les constitutions, écrit-il, ne sont pas des tentes pour le sommeil. Ce conservateur que la révolution chassa du pouvoir avait confiance dans notre capacité de connaître et d'agir selon cette connaissance. S'il est une chose que j'ai apprise de Raymond Aron et que je crois avoir en somme vérifiée au long d'une recherche poursuivie avec obstination, c'est que l'on peut *savoir quelque chose* en politique. Et si l'on peut savoir quelque chose en politique, on peut vraiment savoir quelque chose sur les choses humaines, quelque chose qui n'est pas le simple reflet de nos préférences ou de nos goûts, quelque chose qui nous approche de la vérité sur nous-mêmes. Apparemment cette affirmation, ou cette ambition, n'a pas paru impertinente au jury du Prix Guizot-Calvados auquel, ainsi qu'au Conseil Général du Calvados, je renouvelle mes remerciements.